L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux, No 73 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 10 DECEMBRE 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Vous rappelez-vous, sinon pour les avoir vues, du moins pour les avoir lues, ces luttes où l'école romantique, ne voulant pas que le dix-septième et le dix-huitième siècle fussent considérés comme l'extrême limite, les colonnes d'Hercule du monde littéraire, jetait son premier et magnifique cri d'émancipation, et exigeait que le classicisme lui laissât aussi sa place au soleil? Vous souvenez-vous de cette époque chaude, vivace, grouillante de jeunesse et d'initiative, où la première représentation de *Hernani* et de son frère cadet *Le Roi s'amuse*, repris ces jours derniers, offrait dans la salle un spectacle tout aussi curieux, tout aussi émouvant que sur la scène? Période glorieuse d'enfantement, de renaissance, d'enthousiasmes et de clartés, où se coudoyaient les Hugo, les Musset, les Dumas, les Gautier et tant d'autres.

N'avez-vous pas gardé la mémoire de ces beaux jours de l'art sincère, de l'art pour l'art, où chantaient Rossini, Meyerbeer, Auber, Boïeldieu, Halévy, Herold; où, en attendant que *Les Huguenots* vinssent trôner à côté de *Robert le Diable*, on entendait, pour prendre patience, des splendeurs musicales comme *La Juive*; où entre cette *Juive* et le *Prophète* on avait *Lucie, Anne de Boulen, La Favorite*. Même ce que quelques uns appelaient les miettes d'alors ferait aujourd'hui notre menu des jours de gala. Et cependant l'un des élus de ce temps béni, Alfred de Musset jetait comme un cri d'alarme, et, à le voir, à l'entendre, on aurait pu croire qu'il était assis sur les débris du monde. C'est en plein milieu de cette transition radieuse que le poète de *Rolla* écrivait, déjà pris de la névrose du siècle, le merveilleux début que vous savez:

Regrettez vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux!
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux!

Alors on ne naissait pas vieux et blasé ainsi qu'aujourd'hui: on était jeune, on le devenait même. Le combat des idées s'engageait, on se passionnait pour elles, et afin d'y mieux garder leur terrain, les foules s'armaient de l'étude, elles lisaient autre chose que la littérature pornographique, elles se recueillaient pour écouter chanter les grandes voix.

Néanmoins cette époque, si opulente qu'elle fût, paraissait à Musset une époque de renoncements et de décadence. Que dirait-il donc, l'insatiable, s'il traversait les jours où nous voilà!....

Certes nous avons aussi notre part de grandeurs, et dans le monde industriel surtout, dans la voie de la science nous comptons des découvertes et des inventions qu'il faut admirer presqu'à l'égal de miracles.

Mais en fait de littérature, en fait de composition musicale, quelle baisse, comme le soleil pâlit! La poésie, on peut le dire, n'est plus qu'un culte délaissé; il n'y a plus guère que Victor Hugo—le seul survivant des batailles que je viens de rappeler—qui ait l'audace d'un volume de vers. Seul, ou à peu près, il peut trouver un éditeur qui veuille bien accueillir et servir pareille témérité. Il est vrai que sa flamme, à lui, est allumée comme jamais.

Du côté des musiciens l'amoindrissement est encore plus marqué peut être; de loin en loin on signale une partition portant aussi l'empreinte d'une riche imagination, du génie même parfois, mais jamais rien qui fasse revivre dans un successeur les inspirés dont j'ai parlé plus haut. C'est le cas ou jamais de citer encore le chantre de *Rolla* et de s'écrier avec lui, trop justement cette fois:

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu!

Je sais bien que M. Wagner prétend à ce rôle de Dieu, mais là dessus la conviction n'est pas faite, et beaucoup d'impies nient cette divinité. A cela le favori du roi Louis répond que son royaume n'est pas de ce temps; que sa musique est celle de l'avenir. Soit, mais nous qui sommes le présent, nous prétendons qu'on écrive pour nos intelligences si faibles qu'elles soient.

Que diriez-vous d'un professeur qui, du haut de sa chaire, se livrerait à des enseignements profonds peut-être, mais incompris, et refuserait à son auditoire le fil conducteur sans lequel tout pas sûr reste impossible. Le premier talent du maître n'est-il pas de descendre jusqu'à ceux qui l'écoutent, en attendant que, de gradation en gradation, il puisse les élever jusqu'à lui. M. Wagner si prodigue envers un avenir, dont la reconnaissance est au moins problématique, ne pourrait-il donc pas faire quelque chose aussi pour ses contemporains, et leur apprendre à monter, de degré en degré, jusqu'aux sommités de son génie, un Sinaï jusqu'ici inaccessible à la masse? Il faut un guide pour les ascensions des hauts pics.

En dehors du sphinx bavarois, il est certainement des compositeurs d'une immense valeur; mais, il faut en répéter l'aveu, aucun qui puisse soutenir le parallèle avec ceux dont s'énamourait le public au cours de la période du romantisme, ce romantisme bien nié, et qui prêta cependant tant de vigueur, tant de sève à toutes les choses du domaine artistique.

Le grand art est en butte à la désertion; son temple sera vide tout à l'heure, si quelque puissante main ne vient pas rallumer le feu presqu'éteint de l'autel.

La parole est surtout au petit art, et cela s'explique.

Un jour un homme d'esprit, un prussien parisianisé, fatigué du supplice des leçons, fort écœuré de cette course bien écœurante en effet qu'on nomme la course au cachet, peu satisfait de conduire l'orchestre soporifique de la Comédie-Française, un jour Offenbach se jeta dans un genre sur lequel il fondait des espérances, car il sentait en lui un capital d'esprit qui y suffirait. L'essai fut heureux; le résultat en dépassa toutes ses ambitions. L'opérette était créée, et, s'adressant à des gens blasés sur tant de choses, elle amusa fort les Parisiens, toujours enfants par quelque côté.

Or, vous le savez, il ne faut rien faire devant les enfants, si on ne veut être imité aussitôt. Vite l'exemple fut suivi; d'autant mieux que le papier Joseph, comme on disait, pleuvait dans la caisse des directeurs, et conséquemment se déversait également dans les poches des auteurs.

Si bien que les musiciens—même les graves prix de Rome—se jetèrent sur cette route, ainsi qu'autrefois on se jetait sur le chemin, si long et si dangereux qu'il fut, qui aboutissait aux mines de la Californie.

L'opérette a aussi ses *placers* opulents; pas un de ceux qui ont réussi, n'a obtenu un demi résultat comme argent. S'ils ne planent pas précisément dans les sphères des Mozart, des Beethoven, des Haydn, des Weber, des Rossini, des Meyerbeer, du moins ils figurent sur le grand livre—le véritable livre d'or, celui-là, en l'an de grâce 1882—tous ils possèdent pignon sur rue. Et quel pignon! Du produit d'un seul ouvrage, M. Audran—grand prix de Rome, ainsi que je l'ai rappelé—vient de faire construire dans le quartier le mieux coté de Paris, la *Villa Mascotte*.

Et tous ses confrères en opérette ont la même bonne fortune, tous ont le premier million. Il n'est certainement pas une seule de leurs œuvres qui n'ait rapporté cent fois ce qu'ont produit *Don Juan* et le *Freyschutz*, par exemple. Et du haut de leurs domaines et de leurs rentes princières ces artistes, si bien dans le mouvement du présent, contemplent, sans le moindre brin de jalousie, j'imagine, le prétendu maestro de l'avenir, M. Richard Wagner, qui leur prodigue son dédain, et s'inquiète peu d'un siècle arriéré, incapable de le comprendre, de mesurer sa hauteur, dit il modestement.

Dieu me garde de me trop éprendre de l'opérette et d'acclamer avec tant d'autres la prépondérance qu'elle semble s'assurer mieux chaque jour.

Mais enfin, il est des courants avec lesquels il serait puéril de combattre; il y a des phases par lesquelles il faut tranquillement regarder les foules passer. Ce sont là fantaisies pardonnables, dont la durée est limitée. Prenons y les jouissances qu'elles peuvent procurer.

Et puis, ne devons-nous pas quelque gratitude aussi à Offenbach et à ceux qui ont emboîté son pas?

Soit que la halte dans le grand opéra provienne des tentations d'argent d'un genre relativement facile; soit que ce genre soit né de la disparition des maîtres, d'un répertoire borné et forcément répété, le fait est que les grandes créations lyriques se font de plus en plus rares. Depuis *Faust* et *Hamlet*, qui, certes, malgré leurs splendeurs, ne vont pas de pair avec les chefs-d'œuvre modernes de Rossini et de Meyerbeer surtout, rien, absolument rien qui soit à cette taille.

Si bien que, dans l'hypothèse où ne surgirait pas un homme de génie pour alimenter une source à la veille de se tarir, il faudrait presque renoncer, et c'est là que j'en veux venir—au grand genre lyrique, particulièrement dans un milieu tel que le nôtre, milieu qui ne se renouvelle guère de population flottante, mais qui, en revanche, veut, exige un continuel renouvellement d'affiche.

En beaucoup de localités l'opérette a été un puissant moyen de sauvetage pour les Directeurs. Grâce à elle et à l'opéra-comique aussi, ils ont pu ajouter à l'attrait de leurs spectacles celui de la variété. L'excellente fortune pour cette sorte de spéculation à la Nouvelle-Orléans, si celle-ci se ralliait à ces deux types inépuisables comme répertoire!

On répond que bonne partie de sa population n'est pas assez maîtresse de la langue française pour suivre avec intérêt le dialogue du livret. Piètre raison.

En effet cette prose incomprise est d'abord très clair-semée; et puis ce même public s'est maintes fois porté, et très assidûment, aux représentations de même farine données par les troupes françaises diverses qui nous ont visitées. Il est vrai qu'elles jouaient sur des scènes appartenant à l'exploitation américaine; mais ne serait-il pas souverainement déraisonnable et injuste que ces mesquines considérations de quartier intervinssent en matière d'art et de plaisirs?

J'y reviens encore; les compositeurs d'opéra s'en vont; à deux ou trois exceptions près, tous s'en sont même allés déjà. Des tentatives récentes établissent que leurs dignes successeurs n'ont pas encore paru; et quelque haute que soit la tour où elle monte, sœur Anne n'aperçoit rien venir.

Donc si notre public ne se plie pas aux exigences du moment, et si la venue de ces successeurs est trop retardée, les entreprises théâtrales lyriques deviendront matériellement impossibles ici, car les appuis de l'opérette n'y sont pas assez nombreux pour qu'un spéculateur se risque aux dépenses qu'elle nécessite, dépenses qui croissent dans une proportion formidable.

Cette semaine a fait revivre la partition dominante d'un des derniers maîtres survivants de l'école française, Ambroise Thomas; *Hamlet* a été repris mardi dernier.

Si lugubre qu'en soit le sujet, ainsi que je l'ai déjà écrit, *Hamlet* est un des éclairs de l'art contemporain. Dans chacun de ces cinq actes éclatent des beautés de premier ordre. Les mélodies y sont nombreuses; elles ont le double mérite d'être originales et d'être à leur place. Ici paroles et musique ne font qu'un. Le compositeur, un esprit de chercheur et de poète, s'est pris corps à corps avec la pensée de Shakespeare, et il l'a enchassée dans une musique profondément sentie, qui la reflète en traits saisissants.

Le rôle d'*Hamlet* avait d'abord été écrit pour ténor, mais M. Ambroise Thomas ne trouvant pas le sujet qu'il cherchait pour cette scabreuse interprétation, se décida à modifier sa première forme et à transposer pour baryton la partie d'Hamlet. Ainsi il donnait à sa magnifique partition une nouvelle garantie de succès en prenant pour interprète ce chanteur de science et d'inspiration suprême qu'on nomme Faure. Ce fut même notre ancien chef-d'orchestre, Eugène Prévost, l'ami le plus intime d'Ambroise Thomas, qui le décida à ce remaniement, et qui se chargea du travail de transposition.

Hamlet est traité avec une superbe entente des voix et de l'orchestre. Seulement, aux unes comme à l'autre il offre des difficultés redoutables. Il y a là pour tous d'effrayantes responsabilités d'exécution, de conception. C'est majestueux comme ensemble et étonnamment fouillé comme détails. Aucun obstacle n'a arrêté le compositeur, pas même le *To be or not to be*. Il a osé s'attaquer à ce monologue qui semble, dès l'abord, si peu musical; et, il faut le proclamer hautement, il a été généreusement payé de sa témérité. Il a revêtu cette abstraction d'une mélodie, d'une mélopée, si vous le préférez, qui, elle aussi, fait rêver, fait songer, et vous transporte dans les sphères de l'inconnu. Rarement la musique remporta plus difficile victoire.

J'ai déjà eu occasion de parler aux lecteurs de l'ABEILLE de cette partition; j'ai, plus d'une fois, essayé d'en faire repasser devant eux les nombreuses inspirations. Je ne reprendrai pas ce travail aujourd'hui.

J'ai, pour ma part, cordialement félicité M. Défossez de cette reprise, mais après les félicitations, je ne puis me défendre d'exprimer un regret, un regret très vif. A cette expression j'arriverai en passant par une remarque d'un extrême bon sens, que j'ai cueillie mardi, au moment où, pour ne plus se relever hélas! le rideau tombait sur le quatrième acte.

Eh bien! disait la personne que je cite, l'Ombre n'avait pas besoin de quitter si souvent sa tombe pour dire et répéter à son fils: *Souviens-toi!* puisque rien n'indique dans les actes joués que celui-ci ait tenu sa promesse et se soit souvenu.

La remarque a une forme plaisante, mais elle est d'une justice frappante. En effet l'ouvrage, ainsi mutilé, nous restons sans dénouement—et pour ceux qui n'ont pas lu Shakespeare—et il en est beaucoup, n'en doutez pas, la compréhension du drame devient impossible. La vertu est seule victime, et le crime—dans l'une de ses formes les plus exécrables, le fratricide—le crime triomphe.

Je me demande en bonne conscience pourquoi cette déplorable amputation dont les Italiens ont donné l'exemple, il est vrai; mais en fait de drame lyrique, l'école italienne, c'est l'ennemi.

Non seulement la pensée du poète reste suspendue, sans conclusion, mais encore on prive l'auditoire de pages musicales qui ne le cèdent en rien à celles dont se composent les quatres premiers actes.

On irait entendre *Hamlet* ne fut-ce que pour l'arioso: *"Comme une pâle fleur,"* où Hamlet, seul avec lui-même, au milieu de ces sépulcres où il voudrait descendre, face à face avec la vision d'Ophélie, qu'il sait folle mais non pas morte, verse toutes les larmes contenues jusque là dans son âme glacée, où il ne retrouvait rien, disait-il tout à l'heure. C'est une douleur immense qu'exhale cette mélodie qui s'empare de vous; c'est une plainte et une prière tout à la fois; le cri du désespoir, l'invocation au pardon.

Je me rappelle—et c'est bien là un de mes plus précieux souvenirs de théâtre—avoir assisté, avec Ambroise Thomas, à l'Opéra de Paris, dans la loge directoriale de M. Halanzier, à l'une des représentations d'*Hamlet*, interprété alors par Faure, Mmes Devriès et Gueymard.

L'intérêt se partageait pour moi entre la scène et cette loge où je me trouvais. De celle-là je reportais mes yeux sur celle-ci, afin d'y suivre l'expression du visage de Thomas qui écoutait l'ouvrage avec cette nature impressionnable, nerveuse, passionnelle qui est la sienne. J'y remarquais un continuel jeu de muscles; on sentait que l'effet produit sur lui était intense au plus haut point, et au moment où Faure terminait l'arioso du cimetière, sur un de ces sanglots dont il a le secret, le maître se pencha vers moi, et, des pleurs dans les yeux, dans la voix, il me dit d'un accent inoubliable: "C'est un chant descendu du ciel!" Et je ne savais trop si ce mot, tout spontané, chaud, débordant d'émotion, s'appliquait au chanteur ou au créateur, qui le méritaient tous deux. Mais ce qu'il y a de certain c'est que j'avais surpris le grand compositeur en flagrant délit de larmes.

C'est cette suave romance que j'attendais mardi; pourquoi n'est-elle pas venue? Pourquoi ces coupures qui privent aussi de deux autres morceaux, souvent et justement cités: le Chant des Fossoyeurs: *"Dame ou prince"*; la Marche et le Chœur funèbres: *"Comme la rose nouvelle"*? La rude épreuve pour un compositeur de se voir ainsi décomplété, de voir briser l'unité de son œuvre.

Et si ces mutilations étaient justifiables comme elles constitueraient une critique du drame lyrique.

Pour Dieu, ne nous italianisons pas à ce point. De suppression en suppression on en arriverait à retrancher, par exemple, le 5me acte de *Robert* et celui des *Huguenots*, comme faisant longueur.

J'ai déjà adressé à M. Dalrat mes félicitations sur le rôle d'*Hamlet*; je ne serais point étonné que ce fût là le plus complet de ses rôles. Il a dû certainement y voir d'excellents modèles, et aidé de son intelligence, de ses belles qualités natives, il a obtenu un bon ensemble de composition.

Je n'ai guère besoin de l'écrire pour ceux qui ont étudié cet artiste, c'est dans les parties vigoureuses qu'il a le plus brillé; c'est dans les fureurs, les épouvantements et la folie du personnage qu'il a rencontré les meilleurs effets.

Néanmoins, ce soir-là, et c'est un progrès que j'aime à noter, il s'est aussi beaucoup préoccupé des lignes douces de cette figure étrange, et ce soin a prêté plus de vie, plus de coloris à son chant.

C'est ainsi que, dès le début, il a bien mis en regard, en opposition, le double sentiment d'épouvante et de tendresse que renferme l'admirable Invocation du second tableau: *Spectre infernal, image vénérée!* tout un drame, qui remue et donne froid. Il a dit ces dix-huit ou vingt mesures en chanteur et en acteur; comme précédemment il avait chanté, avec un vif accent de vérité, une de ces phrases incidentes que sait si bien traiter Ambroise Thomas:

Mais que redoutons-nous de ceux que nous [perdons,
S'ils nous ont aimés sur la terre?

Dire ainsi c'est penser, c'est analyser; et sans ce travail d'analyse et de réflexion rien de vrai.

La chanson bachique: *O vin, dissipe la tristesse*, a également une double teinte, l'amertume sous la gaîté, que l'artiste n'a pas négligée; et enfin le trio et le duo du 3me acte ont été pour lui l'occasion d'accents bien sentis et d'élans dramatiques dont l'effet lui a valu de sincères et longs bravos.

Maintenant une petite observation: une entrée et une sortie de scène ou courant m'ont paru choquants. Cette allure n'est pas celle du rêveur Hamlet.

Mlle Hasselmans s'est distinguée surtout dans le premier duo: *"Doute de la lumière"*, et dans le trio du troisième acte. Elle en a dit les phrases belles et émouvantes avec charme, avec poésie souvent. Dans la valse: *"Partagez-vous mes fleurs,"* j'ai remarqué des détails très soignés et très vrais; peut-être n'y a-t-il pas assez d'abandon, de rêverie, assez de pathétique dans la charmante et étrange ballade. *"Pâle et blonde"* qui en elle-même renferme un drame complet.

Elle a néanmoins artistement achevé cette scène si grandement traitée, où Ophélie, invinciblement attirée par ce chœur à bouches fermées qui l'appelle à l'abîme, et par cette voix intérieure qui lui redit le chant du bien-aimé: *"Doute de la lumière"* s'engage parmi les roseaux, y disparait et meurt dans le courant qui l'emporte.

Dans un article précédent j'ai écrit ce que je pensais de l'interprétation de Mme Bernardi et de M. Jourdan; je leur renouvelle mes compliments pour l'art avec lequel l'une a chanté ses deux duos, et pour l'ampleur et le sentiment déployé par l'autre dans l'air. *"Je t'implore, ô mon frère"*

Les ensembles n'ont pas tous marché irréprochablement; néanmoins il en est un dont l'exécution a été très convenable, et que je me plais à rappeler, le finale du second acte qui s'engage par cette toute remarquable phrase: *O mortelle offense!*

Une première représentation n'est guère qu'une répétition générale; nous aurons donc mieux encore à la seconde; l'orchestre y gagnera plus de décision, plus d'homogénéité.

Les comptes-rendus que j'ai publiés ces jours derniers, me dispensent de reparler des autres soirées de cette semaine, sur laquelle la reprise d'*Hamlet* et la représentation de l'opéra bouffe *Le Jour et la Nuit* ont jeté de l'éclat et de la gaîté.

Ce soir *Le Jour et la Nuit*—que je recommande une fois de plus comme poème, comme musique et comme interprétation.

J'ai déjà fait part aux lecteurs de la représentation qui se prépare pour mercredi prochain: 2ème et 3ème acte de *Le Jour et la Nuit;* 2ème acte de *La Muette de Portici;* 2ème acte de *Guillaume Tell.*

On le sait, la recette de ce beau spectacle est destinée à l'Association chargée d'ériger un monument à Robert E. Lee. Tous voudront répondre à cette généreuse pensée; tous, en se rendant à cet appel, dont un Comité de Dames a pris l'initiative, voudront honorer la mémoire d'une des gloires les plus pures des Etats-Unis et du monde. Il faut que mercredi le patriotisme encombre la salle de l'Opéra.

Hier soir, dans *La Petite Mariée*, rentrée et succès de M. Puget, que l'on a accueilli comme un artiste aimé, dont l'absence a paru trop longue.

C'est dimanche prochain qu'aura lieu le Concert donné par *Les Servantes des Pauvres* avec le concours des artistes de l'Opéra. Je reparlerai dans un prochain numéro de cette fête musicale, dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de l'ABEILLE, et qui fera date pour notre monde musical comme pour les malheureux qu'elle est destinée à soulager.

L. PLACIDE CANONGE.

Les Plantes sans terre.—Quelle que soit la plante que vous voulez conserver—que vous la destiniez à décorer un salon, une serre, un balcon, une fenêtre, peu importe—il faut après l'avoir retirée de terre, mettre les racines dans l'eau, afin de les nettoyer. On les laisse le temps nécessaire suivant le plus ou moins de ténacité de la terre et on a soin, en les retirant de l'eau, de soutenir les racines, pour que le poids ne les emporte pas. Tout le succès dépend de l'intégrité conservée des radicelles.

Les racines sont ainsi mises complètement à nu. On place alors dans le vase ou récipient qui doit contenir la plante, une couche assez épaisse de mousse ordinaire, mouillée. On y étale les racines avec soin et on les recouvre de la même mousse, également humide, en pressant avec précaution. Enfin on place sur le tout une couche de *mousse fertilisante*

Pour rehausser l'éclat de la jardinière ou du vase qu'on vient de garnir, on met dessus de la mousse vivante très verte, afin de dissimuler la couleur jaune-grisâtre qu'a pris la *mousse fertilisante* sous l'action des sels qu'elle contient.

A l'exception des plantes dites "de terre de bruyère" telles qu'Azaléa, Rhododendrons, Camélia, Bruyères, etc., dont la motte n'est qu'une agglomération de radicelles, toutes les plantes s'accommodent très bien de ce nouveau mode de culture. Si elles sont préparées avec soin, elles ne marquent même aucune souffrance et les soins à leur donner sont les mêmes que pour celles qu'on cultive dans la terre. Les lampes, le gaz et en général toute lumière trop rapprochée est très préjudiciable aux plantes.

On sait que le premier lycée de filles ouvert en France a été celui de Montpellier.

Voici le costume qui a été adopté pour elles; il est probable que ce costume sera accepté pour tous les lycées de France.

L'été, la robe sera cachemire couleur réséda, la jupe à quatre volants, surmontés d'un bouillonné, de trois coulissés et d'un second bouillonné.

Corsage avec une écharpe drapée, deux collets formant pèlerine et sur le collet supérieur les palmes académiques brodées en or. Chapeau en paille anglaise, de même nuance que la robe, garni d'une écharpe en blonde espagnole et sur le côté gauche deux paquets de coquelicots dont l'un rouge et l'autre assorti à la robe.

L'intérieur du chapeau bordé d'un velours nuance loutre. L'ombrelle de nuance assortie, doublée de rouge avec un volant en dentelle.

L'Hiver, la robe sera en cachemire croisé nuance loutre. Jupe avec grand plissé. Corsage avec écharpe plissée, bordée d'un biais de satin assorti. Le devant du corsage formant gilet avec coulissé de satin. Le dos coulissé de l'étoffe de la robe. Chapeau feutre, couleur loutre, garni d'un tour de plumes assorties avec aigrette sur le côté gauche, demi rouge et demi loutre.

Tunique pardessus forme redingote à revers en drap de même nuance avec boutons dorés, et avec les palmes académiques sur le revers du collet.

On annonce la mort de Mme Love, la femme du médecin homéopathe, bien connu dans le monde des lettres et des arts.

A propos d'homéopathie, une amusante anecdote, et bien peu connue:

Un jour, Hahnemann, l'un des premiers adeptes de cette école médicale, reçut la visite d'un riche lord, venu d'Angleterre pour le consulter, et, sans écouter les explications du malade, se mit à l'examiner pendant quelques instants, puis lui posant un flacon sous le nez:

—Respirez! dit-il. Bien. Vous êtes guéri.

L'Anglais, visiblement surpris, lui pose cette question:

—Combien vous dois-je?

—Mille francs, répond le docteur.

L'insulaire, très calme, tire de sa poche un billet de cinquante livres, le passe sous le nez du docteur et dit:

—Respirez!.... Bien!... Vous êtes payé.

Et il sortit avec dignité.

Dans une revue de fin d'année à Montmartre, Lamartine était personnifié par un acteur. Un spectateur, le vaudevilliste Naquet, qui était bègue, éprouva la tentation immédiate de protester contre cette exhibition du poète de Jocelyn.

Napoléon Naquet était placé au balcon, il se lève et furieux, interrompit la représentation en criant, en voulant crier:

—Vive La.... Vive La....

—La République? demandent des spectateurs aux fauteuils d'orchestre.

—Non!....Non!.... Vive La.... vive La....

Le malheureux devenait cramoisi sous les efforts faits pour achever le nom qui lui pesait sur la langue.

—Vive la Réforme! disaient ses voisins en riant.

—Non....non....non.... Vive La.... vive La.... vive Lamartine! finit-il par dire au milieu des rires et des huées.

On croit à une scène dans la salle, comme du temps de Déjazet et de Ravel—et on applaudit.

Un Parisien à un Marseillais, avec lequel il cause politique:

—Enfin, qu'est-ce que vous êtes? Républicain? Bonapartiste? Orléaniste?

—Je ne sais pas!.... mais ce qui est bien certain c'est que, ce que je suis, je le suis plus que personne!

Chez le coiffeur:

Le "professeur" lui même est en train de friser au petit fer les mèches rebelles d'un client.

Le professeur.—Est ce qu'on prépare quelque chose à l'Opéra?

—Oui, le *Henri VIII*, de Saint Saëns; on va le jouer prochainement.

—*Est ce qu'on sait quand?*

—Oui, *très conséquent!* Ah! il est bon, celui-là!

—Je ne comprends pas.

—Comment, vous ne comprenez pas, ô artiste capillaire; permettez moi de vous dire que votre naïveté frise....

Le coiffeur, vexé:

—Oui. Je frise la bêtise.

En Suisse, dans un hôtel.

Un voyageur français, qui est couché, sonne le garçon et lui dit qu'il a froid.

—C'est bien, monsieur, répond l'Helvétien, je vais vous apporter un *plumeau*.

—Comment, un plumeau?

—Oui, monsieur, il n'y a rien de meilleur.

Et le garçon disait vrai, mais il avait oublié d'ajouter que, en Suisse, on appelle les édredons: des plumaux.

Le célèbre Dominique, arlequin de la comédie italienne, assistant au souper de Louis XIV, ne cessait de tenir les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le monarque, s'en apercevant, dit à l'officier qui desservait. "Que l'on donne ce plat à Dominique.—Quoi! sire, et les perdrix aussi." La répartie valut à Dominique, avec les perdrix, le plat qui était d'or.

LES BOTTES DE TOURILLON.

Il ne manque pas de gens dans une certaine position sociale, qui n'ont pas autant de connaissances qu'en a Tourillon; on s'en fera une idée rien que par le placement de quatre-vingt-dix billets à 10 centimes, d'une loterie qu'il a organisée, et comme chacun des amateurs du lot à gagner a pris un seul billet, Tourillon compte donc déjà quatre-vingt-dix amis en état de dépenser 2 sous pour répondre à son invitation. Plus d'un homme du monde serait embarrassé pour arriver comme lui à un aussi complet résultat. Il est vrai qu'on ne trouve que dans le monde de Tourillon des gens à qui l'objet à gagner peut faire envie.

Notre homme est renvoyé en police correctionnelle pour le délit que M. le président va lui faire connaître.

M. le président—Vous êtes prévenu d'avoir tenu une loterie sans autorisation.

Tourillon—C'étaient mes bottes, mon président.

M. le président—N'importe l'objet, vous n'aviez pas le droit de faire une loterie.

Tourillon—J'en suis dans une surprise véritablement abondante, que, permettant la loterie espagnole, le gouvernement ne permette pas mes bottes.

M. le président—La loterie dont vous parlez est autorisée.

Tourillon—Je ne demande pas autre chose que, moi aussi, on autorise la mienne, car même on met franco à la loterie espagnole et on fait payer 20 sous le billet, dont même 25 sous chez les marchands de tabac, moi, mes bottes, j'ai jamais mis franco, j'ai dit c'est deux sous.

M. le président—D'où provenaient ces bottes?

Le prévenu—C'est Manicot qui me les a recédées pour trois francs, vu qu'elles lui donnaient des cors.

Le tribunal condamne Tourillon à 25 francs d'amende.

Tourillon—Comment, 25 francs? Les bottes ne m'ont rapporté que 9 francs.

M. le président—Retirez-vous!

Tourillon (sortant)—On permet la loterie espagnole, et moi.... malheur!

LE MENDIANT EN VOITURE.

Tout le monde connait un cab, cette voiture dont le supérieur qui est à l'intérieur, voit la partie postérieure de l'inférieur qui est à l'extérieur.

Cet inférieur était le cocher Lesueur; le supérieur était un voyageur, le sieur Pasteur; phraseur et beau parleur, comme on le verra tout à l'heure; laissez souffler le chroniqueur. Ouff!

Comme les boursiers, agents de change et brasseurs d'affaires, qui, toujours pressés, font leurs courses en voiture, Pasteur, simple mendiant à domicile, a lui aussi, pensé qu'il aurait bénéfice à se faire conduire au grand trot dans toutes les maisons où il allait solliciter des secours. Son calcul s'était-il réalisé avant le jour où il a été arrêté? C'est ce qu'il est difficile de savoir. Mais il est certain que ce jour-là les recettes n'ont pas répondu à son attente, puisque son cocher, las de le trimbaler dans tout Paris, l'a remis entre les mains de sergents de ville, après lui avoir vainement réclamé le prix de cinq heures de courses.

Voici donc Pasteur en police correctionnelle, sous prévention d'escroquerie et de mendicité.

M. le président—Vous avez inauguré la mendicité en voiture; accompagné d'une femme, vous vous êtes fait conduire dans tous les coins de Paris, à diverses adresses que vous aviez sans doute relevées dans le Bottin, et dont on a saisi une liste sur vous, ainsi que plusieurs lettres contenant des demandes de secours. Qu'avez-vous à dire:

Le prévenu (tirant de sa poche un manuscrit qu'il déploie et commençant à lire)—Hum! Hom! magistrats, victime des pouvoirs déchus, je viens du haut de cette tribune....

M. le président—Qu'est-ce que c'est que cela? d'abord, vous n'êtes pas à une tribune, vous êtes au banc des prévenus.

Le prévenu—Etant devant le tribunal, je croyais que, naturellement, c'était une tribune que....

M. le président—Et puis je vous engage à serrer ce papier et à vous expliquer verbalement.

Le prévenu—Je n'éprouve aucun embarras à obtempérer à l'invitation de M. le président, le maniement de la langue m'est familier, m'étant occupé longtemps de littérature, ayant travaillé aux ouvrages les plus célèbres....

M. le président—Vous êtes homme de lettres?

Le prévenu—Pas par moi-même, mais j'ai travaillé à ces ouvrages comme typographe.

M. le président—Peu importe, il s'agit du délit de mendicité; reconnaissez-vous le fait?

Le prévenu—Je vais répondre, [Lisant dans son chapeau le manuscrit qu'il y a placé] Longtemps jouet d'un destin inconstant, ballotté sur cette mer de la vie comme un vaisseau sur l'Océan....

M. le président—Ah ça! vous recommencez vos divagations! Si vous ne voulez pas répondre catégoriquement, je vais vous retirer la parole.

Le prévenu—J'ai bu tout le vase d'amertume de la destinée; cette nouvelle rigueur....

M. le président—Ce n'est point une rigueur, c'est un usage commun auquel vous devez vous soumettre; répondez! Vous alliez en voiture, accompagné de votre concubine....

Le prévenu—Je n'accepte pas ce mot humiliant pour cette personne; ce n'est pas ma concubine.

M. le président—Vous en êtes convenu.

Le prévenu—Je ne me suis pas servi de ce mot; j'ai dit que c'était ma compagne chérie, une amie dont le courage augmente le mien; [s'animant] sa vertu soutient la mienne....

M. le président—Ne parlez donc pas de vertu; vous avez été condamné huit fois pour vagabondage, filouterie, mendicité.

Le prévenu—J'ai eu l'avantage de vous dire que je suis une victime des pouvoirs déchus.

M. le président—Je ne sais ce que vous entendez par là; mais je sais que vous êtes un mendiant incorrigible.

Le prévenu—Cette opinion sur mon compte vient d'agents bonapartistes; condamnez moi, l'histoire jugera.

En attendant le jugement de l'histoire, celui du tribunal a condamné à un an de prison la victime des pouvoirs déchus.

LES GUEULETONS D'UNE DÉBITRICE.

Qu'un créancier ne reçoive pas son dû et se retire pacifiquement devant les habiles paroles de son débiteur, rien de plus naturel; mais qu'au lieu de son argent il reçoive des injures et des coups, c'est ce que M. Dimanche lui-même n'aurait pas toléré.

Madame Gousselon, portière, commence, il est vrai, par donner des explications et ne recourt aux moyens violents qu'à la dernière extrémité; mais enfin, les extrémités arrivant, la mauvaise débitrice gâte tout à fait ses affaires.

Madame Gousselon est, paraît-il, criblée de dettes criardes. Aux fournisseurs qui viennent chaque jour la relancer, elle répond que la misère est grande, que les locataires sont tous des pingres qui se chauffent au gaz pour ne pas donner la bûche au portier, qui se refusent à payer l'amende quand ils rentrent après minuit, et qui lésinent de plus en plus sur les étrennes.

A sa blanchisseuse aussi, elle donne ces raisons; mais comme elle lui donne aussi son linge, la blanchisseuse voit sur les serviettes des traces qui trahissent des habitudes de ripaille.

Or, au reproche par elle adressé à madame Gousselon, relativement à ses habitudes, la concierge a répondu comme les généraux de la garde, qui aiment mieux mourir que de se rendre. De là une avanie des voies de fait et un procès correctionnel dans lequel madame Gousselon est prévenue.

"C'est tout de même un peu drôle, dit-elle à la plaignante, qu'à présent on vienne fourrer le nez dans la subsistance du monde. D'ailleurs, m'en avez-vous vu manger de l'oie?"

La plaignante.—Avec ça que vous venez me chercher ces jours-là Monsieur le juge, je viens me plaindre de la brutalité de madame, que, d'abord, je ne sais pas dans quelle écurie elle a été élevée.

M. le président.—Epargnez-vous les réflexions; la prévenue vous a frappée?

La blanchisseuse.—Oui, monsieur le juge, d'un coup de castrolle qu'elle avait à la main, et ça parce que je lui disais: "Madame, quand on doit des mille et des cent à sa blanchisseuse......"

La prévenue.—Oh! 7 francs 16 sous.

M. le président.—N'interrompez pas.

La blanchisseuse.—Que je lui dis: "On ne se gave pas tous les jours que Dieu fait, de volailles, comme vous en abusez, au vu et connu de toute la maison et des voisins, au point que vos serviettes sont pleines de graisse."

La prévenue.— Faudrait peut-être manger des queues de lapin.

La blanchisseuse.—La chose n'est pas à mon égard que vous mangiez ce que vous voudrez. Si ça vous fait plaisir, mangez de l'oie, du dindon, du rhinocéros, du veau marin, vous pouvez vous en bourrer, ça m'est égal, pourvu que vous me payiez. Quand on a plus de dettes criantes sur la tête qu'on n'a des cheveux dans le dos... non... je veux dire... au contraire...... ça ne fait rien, on ne se fourre pas des oies à chaque instant, que vous êtes connue pour votre bec fin

M. le président.—Voyons, femme Gousselon, reconnaissez-vous avoir frappé la plaignante?

La prévenue.—Je suis incapable de mentir; d'ailleurs il y avait plus de cinquante personnes à la porte. Je ne le renie pas, mais, Seigneur! si vous aviez vu la scène que ma dame m'a faite!

M. le président.—Enfin, vous convenez du fait, c'est bien; taisez-vous.

La prévenue.—Qu'on me condamne, j'irai dans les bois manger des glands, des marrons d'Inde, des champignons vénimeux pour faire plaisir à madame.

Le tribunal condamne l'épicurienne portière à huit jours de prison et 16 francs d'amende.

Et voilà comment l'oie, qui a sauvé Rome, a perdu une portière. Il est vrai qu'ici il s'agit de la *graisse*.

Le coup de peigne forcé—Un certain nombre de cafetiers de Rouen [tous ceux probablement qui figurent dans le *Bottin*], ont eu l'agréable surprise de recevoir, par la poste, une petite botte de forme allongée, soigneusement enveloppée. Le colis était accompagné d'un imprimé à leur adresse, que le facteur leur remettait en même temps.

L'imprimé annonçait l'envoi d'un peigne fin et d'un démêloir "qualité supérieure", cela va de soi. Disons tout de suite que la lettre portait en tête la marque d'une fabrique de peignes des Etats-Unis (spécialité d'articles en corne de buffles), qui a une succursale à Lunéville.

On pense bien qu'il ne s'agit pas d'une pure gracieuseté faite par l'expéditeur aux limonadiers rouennais. Après un boniment insinuant, dans lequel il est question d'occasion exceptionnelle, d'excellence de produits, etc., l'imprimé se termine par ces deux alinéas:

"Si vous acceptez nos offres, il vous suffira de remettre 1 fr. 50 au facteur, qui vous donnera un reçu signé de notre nom.

"En cas contraire, ayez la bonté d'envelopper la boîte comme elle était à l'arrivée et de la rendre au facteur. S'il se refusait à la reprendre, nous vous serions très obligés de vouloir bien la déposer au guichet de la poste voisine, et non à la boîte aux lettres, ce qui nous occasionnerait un surcroît de taxe de 0 fr. 90. Le retour des objets refusés étant gratuit, vous n'avez pas à vous occuper de l'affranchissement."

Tout est bien prévu, comme on voit. Ce genre de commerce, par l'intermédiaire de la poste, ne manque pas de piquant. L'ingénieux expéditeur s'est dit, sans doute, qu'il devait y avoir un moyen pratique de tirer parti de la nouvelle loi sur les recouvrements postaux. Et voici évidemment la combinaison qu'il a imaginée: 'Envoyons d'abord le colis et l'imprimé; puis, le lendemain, le reçu de 1 fr. 50, toujours par le facteur. Il y a cent à parier contre un que les destinataires en recevant le colis et le pli auront la curiosité de les ouvrir au lieu de les refuser. Le lendemain, le facteur repassant ne voudra pas les reprendre, pas plus qu'il ne reprendrait une lettre qu'on aurait la fantaisie de refuser après l'avoir lue.

"Devant ce refus, et en présence de l'exhibition du reçu de 1 fr. 50, le destinataire n'aura plus que deux partis à prendre: payer, ou bien aller déposer le colis au guichet de la poste voisine, plutôt que de se donner cette peine, il préférera sans doute payer."

Ce serait parfait, s'il n'y avait pas un troisième parti: garder peigne et démêloir et ne rien payer. C'est ce que la plupart ont fait, pour ne pas dire tous. Il sera curieux de voir comment le fabricant s'y prendra, pour les obliger à prendre la peine de lui réexpédier sa boîte.

Mme Sardou, mère de Victorien Sardou, vient de mourir à Nice où elle était avec sa famille.

Les rencontres du scrutin:

Dans la liste des députés qui ont voté à Paris contre le budget des cultes, nous relevons les noms de:

MM. Dieu, Lévêque et Léglise.

S. N.
PIKE'S
Magnolia
WHISKEY
Cincinnati
OHIO

LE CLICHÉ CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VÉRITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
Préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., Successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
Toutes les PREMIÈRES MAISONS de gros [illegible] se vendent à la Nlle-Orléans.
déc 31—1an

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, partira pour le Hâvre vers le 10 novembre, et sera suivi par le ROUEN, entre le 20 et le 25 novembre.
Billets de passage [entrepont] de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour [entrepont], valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage [entrepont] du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture [avec vin ou café], lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.
13 av

FRANTZ & OPITZ,
Coin des rues Royale et Bienville,

Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
39..........RUE DE CHARTRES..........39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willes's Dysentery Remedy, 1er sept 82—1an

DR. SPINNEY
Le spécialiste célèbre
—DE—
SAN FRANCISCO, CAL.
A de nouveau ouvert
Une Succursale de son Dispensaire
—AU—
No 190 rue du Canal,
NLLE-ORLEANS,
Où il peut être consulté jusqu'au mois de janvier.

Le DR SPINNEY, bien connu comme le fondateur du "Montreal (C. E.) Medical Institute", et ancien propriétaire du SPINNEYVILLE INFIRMARY, prévient respectueusement ses clients et les malades en général qu'il continue à traiter avec un succès sans égal les maladies chroniques et nerveuses.

Aux Dames et aux Messieurs,
Rappelez-vous que les délais sont funestes.

AUX DAMES!
Le Dr Spinney ayant consacré plusieurs années à l'étude des maladies de femmes est à même de les traiter sous leurs formes les plus malignes. Il invite donc cordialement toutes celles qui souffrent de ces cruelles affections auxquelles leur sexe est sujet à essayer de sa méthode de guérison. Grâce à cette méthode le Dr Spinney a soulagé des milliers de pauvres femmes et a sauvé bien d'autres d'une fin prématurée.
Le Dr Spinney déclare qu'il ne fait pas usage de préparations minérales. Il ne traite qu'avec des remèdes végétaux. Bien des gens se sont mal à propos inoculé par l'abus du calomel, les germes de maladies dont ils ont été plus tard affligés. A ceux-là et à tous ceux en général qui souffrent, je dirai

Venez vous faire guérir!
Il importe peu que vous soyez atteints de telle ou telle maladie, venez vous faire examiner par le docteur. La consultation ne vous coûte rien. Venez donc voir si le docteur comprend votre cas. S'il peut vous guérir, il vous le dira. S'il ne peut pas, il vous le dira encore, car il n'entreprendra aucun traitement sans être sur de guérir le malade.

JEUNES GENS!
Les symptômes suivants qu'offrent souvent les jeunes gens sont déterminés par des causes qu'ils n'ignorent pas. Perte de mémoire et d'énergie, faiblesse de la vue, éruptions au front, rêves désagréables, sommeil inquiet, sensation de malaise en se levant le matin, perte d'appétit, palpitations du cœur, défaillance morale, timidité, retour fâcheux vers le passé, appréhensions pour l'avenir, aversion pour toute espèce de société, recherche de la solitude, et bien d'autres symptômes.
Les jeunes gens qui les observent en eux, en tout ou en partie, feront bien de profiter du bienfait incomparable qui leur est offert.

LE DR SPINNEY
S'engage à payer cinq cents piastres pour chaque cas qu'il aura entrepris et qu'il n'aura pas guéri.
Il dira à ceux qui souffrent des maux qu'il vient d'énumérer: "Ne vous exposez pas à un péril imminent en tardant davantage à y appliquer le remède qu'ils nécessitent. Vous en êtes encore peut être à la première période: rappelez-vous que vous approchez de la dernière et le moment arrivera où le médecin le plus habile ne pourra rien pour vous." Le docteur a invariablement réussi. Ne vous livrez donc pas au désespoir et profitez des résultats bienfaisants de son traitement, avant qu'il ne soit trop tard pour vous secourir et vous sauver, avant que la mort ne vienne vous surprendre à la fleur de l'âge.

HOMMES D'UN AGE MOYEN.
Beaucoup d'hommes âgés de trente à soixante ans souffrent d'une trop grande activité de la vessie, avec une légère sensation de brûlure et une faiblesse du système que ne s'explique pas le malade. L'examen fait souvent découvrir dans le produit de la vessie un sédiment filamenteux et quelquefois de légères traces d'albumen. Ou bien le liquide sera d'une légère nuance laiteuse passant plus tard à une teinte sombre et lourde. Beaucoup succombent à cette affection sans en avoir jamais connu la cause. Le Dr S. garantit la parfaite guérison de ces cas et le rétablissement des organes à l'état de santé.

HEURES DE BUREAU--De 10 h. du matin à 4 h. de l'après-midi, et de 6 h. à 8 h. du soir. Le dimanche, de 9 h. à 11 h. du matin seulement. Examen complet et indication de traitement, $5.

Consultations gratuites.
S'adresser au
Dr Spinney & Cie.,
190 rue du Canal, Nlle-Orléans.
26 nov—au 1er janv

SIROP & VIN DE DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, aux Rachitiques,
aux jeunes Filles qui se développent,
aux Femmes délicates,
aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait,
dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants,
aux Convalescents,
aux Vieillards affaiblis,
dans les Maladies de Poitrine,
dans les Digestions laborieuses,
dans l'Inappétence,
dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement
et la Perte des Forces,
dans les Fractures, pour la reconstitution des os,
dans la Cicatrisation des Plaies.
Dépôt dans tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
[illegible]
[illegible]
Opérations de tout genre [illegible]
[illegible]

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150..........RUE DU CANAL..........150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique 25 août—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
31mai—1an D Ma?

LE PLUS BEAU STOCK
—DE—
LUNETTES
—ET DE—
LORGNONS,
A des prix modérés, reçus récemment de France.
De Magnifiques Verres à Lunettes.
E. CLAUDEL
Opticien,
96 rue du Canal, près Camp
20 fv—1an

BUREAU DE PRETS.
OTTO
SCHWANER,
17..........RUE BARONNE..........17
ENTRE CANAL ET COMMUNE.
Près de la SALLE GRUNEWALD.

Poudre Levain
INFAILLIBLE
—DE—
PRESTON & MERRILL.
LE VRAI LEVAIN!
NON MELANGÉ. NON FALSIFIÉ.
PARFAITEMENT PUR, c'est la préparation la plus forte, la moins coûteuse et la plus saine pour faire le pain.
VENDU PAR TOUS LES GROCERS.
S. MENDELSOHN,
Agent pour Preston & Merrill, Bureau No 59 rue Douane.
12 janv—1an J&D

FEUILLETON.

No 10 Commencé le 30 Nov.

UNE PARISIENNE

--ETUDE DE FEMME--

Par Claude Vignon.

—Que j'aie été assez faible pour céder aux séductions d'un fils unique et pour lui laisser gouverner sa vie en casse-cou, c'est déjà trop! s'écria-t-il, et je me le reproche amèrement. Mais ce fils avait du talent; il était l'honneur et la gloire de sa famille. S'il jouait, il pouvait gagner, et c'était notre fortune à tous! Mais vous, à quel titre et dans quel but voulez-vous tenter la destinée? Comptez-vous sur votre travail, pour élever votre fils? sur votre habileté pour conquérir la députation et le ministère? Non! je ne vous laisserai pas courir les aventures politiques et financières, madame, et y exposer mon petit-fils!

Amélie laissa passer la bourrasque, puis:

—Vous ai-je donc, jusqu'à présent, donné des preuves d'incapacité si notoires qu'il faille me retirer la tutelle de Raoul, le gouvernement de mes affaires?

—Je ne dis pas cela; mais c'est à moi, maintenant, qu'incombe la responsabilité de l'avenir de votre fils, et je crois devoir l'assurer par les procédés de la vieille prudence provinciale. Ici, je suis sûr de faire faire à cet enfant ses classes, sans trouble; de pourvoir à ses besoins, de lui conserver dans le monde une situation modeste, mais honorable.

—Et vous pensez apparemment, qu'avec moi, Raoul ne ferait pas ses classes et manquerait du nécessaire?

—Je sais que n'ayant pas de quoi vivre vous-même, vous ne pouvez assurer la vie d'autrui, puisque vous voulez que je vous le dise; et j'en conclus que vous comptez, pour y pourvoir, sur les hasards de la fortune.

—Vous vous trompez; je compte sur une bonne et sage administration de ce qui me reste......

—Ce qui vous reste!

—Sans doute! Il n'est pas prouvé que la liquidation de l'avoir de la communauté, pour parler le langage du droit, me laisse absolument sans ressources et sans espérances; et puis, à son acquit matériel, mon mari ajoutait son acquit moral, si je puis m'exprimer ainsi; c'est-à-dire l'ensemble des relations qu'il s'était créées, de ses titres, de ses influences....

—Vous demanderez un bureau de tabac?

—Non; à moins d'y être forcée. Mais s'il le fallait...... Mon fils, d'ailleurs, comme petit fils d'un des principaux chefs de service du ministère de l'instruction publique, a droit à une bourse......

—Misérables ressources dont il est plus digne de ne pas user.

—Aussi n'en userais-je qu'à la dernière extrémité.

—Et ici, que dirait-on de moi? "Ducrest a renvoyé sa belle-fille traîner la misère à Paris; il a mis son petit-fils à la charge de l'État......"

—Que vous importe! Quoi qu'on fasse, est ce qu'on ne "dit" pas toujours!

—Mais on aurait raison de dire. Aussi, bien décidément, je garde mon petit-fils. Si vous voulez partir, je le regretterai, mais......

—Sérieusement, est-ce que vous croyez que je partirais sans mon enfant?

—Alors, restez.

—Vous m'avez dit de réfléchir. Aujourd'hui, à mon tour, je vous demande de penser au sens des choses que vous me dites, et à leur sanction. A moins que vous ne demandiez, et qu'un conseil de famille ne vous accorde, une déchéance civile et une interdiction, je ne vois pas comment vous pourriez vous opposer à mon départ avec Raoul.

—Oh! je n'entends point nous donner en spectacle à la malignité publique; mais il me semblait que, peut-être, mes bienfaits passés, ma protection future, devaient me donner quelque autorité.

—Vous en avez beaucoup, je vous assure; cependant, il est de si grands intérêts que nulle autorité ne saurait prévaloir, avant que la réflexion n'ait conseillé l'obéissance. Je puis croire que vous vous trompez....

—Pas plus que je ne me trompais quand je refusais jadis de consentir à un mariage d'amour qui était une folie.

—Cette réponse suffirait à m'ouvrir les yeux si j'étais assez aveugle pour ne pas comprendre où nous mènerait, mon fils et moi, le renoncement à mon libre arbitre et l'abdication de mon indépendance. Pour vous, le mariage de votre fils n'a jamais cessé d'être une folie, parce que je n'avais pas de dot! Pas de dot!.... C'est un crime initial, un péché originel que rien n'efface à vos yeux. Et aujourd'hui, peu vous importe qu'il ait été heureux, qu'il ait, par moi et pour moi, monté plus haut et plus vite que vous n'étiez en droit de l'espérer. Mieux eût valu qu'il épousât sans amour telle fille bien pourvue du côté de la fortune, et qu'il ne connût aucune des joies de la vie. Il aurait pu mourir de même, soit d'une fluxion de poitrine, soit d'autre chose, après avoir traîné, triste et déçu, le boulet d'un labeur obscur.... Mais sa veuve aurait "du pain sur la planche" et son fils un patrimoine.

—Nous sommes terriblement prosaïques en province; mais....

—Eh bien! si désolée que semble en ce moment la situation, moi, je la trouve meilleure pour mon fils, qu'elle ne le serait dans le cas que vous regrettez. Je me compte pour quelque chose, que voulez-vous? et je crois que ma volonté, mon courage, mon dévouement maternel sont un avoir appréciable; que la situation où était parvenu mon mari compte pour un apport....

—Avec lequel assurément vous payerez vos créanciers, le collège de votre fils, votre loyer et votre boulanger.

—J'essayerai! et si je ne réussis pas, il sera temps de vous ramener Raoul en pleurant.

—En somme, que ferez-vous?

—Je verrai.

—Vous.... travaillerez?

—Si je puis; mais le travail d'une femme est une maigre ressource.

—Alors vous vous....

—Ah!

—Mais?....

—J'élèverai mon fils, et je lui ferai la situation qu'il pouvait prétendre de son père! Comment? je ne le sais pas encore; mais cela se fera, voilà tout!

Amélie, les yeux brillants, les lèvres frémissantes, s'était levée tout à l'heure comme cinglée par le coup de fouet de l'injure. Elle retomba maintenant sur son siège, pâle et brisée par cette explosion d'énergie. M. Ducrest aussi s'était levé. Il la regarda un moment sans rien dire, lui vit des larmes dans les yeux, et sortit.

XV

Comment elle ferait? Non, en vérité elle ne le savait pas! Mais, tout à coup, sous la pression de la menace de voir son fils passer entre les mains de la famille de son mari, une volonté souveraine s'était levée en elle; l'épouse brisée se relevait chef de famille.

Dès le soir même Amélie Ducrest et sa mère tinrent conseil.

Pour ressources, elles avaient les douze cents francs de rente viagère de madame Langlé; le mobilier de la maison de Senlis; les fermages du château des Sablons.

Comme charges et comme passif, elles avaient une lourde annuité de six mille francs à payer pour conserver le château; une année de loyer à payer pour la maison de Senlis; tous les frais d'une liquidation et d'un changement de situation et de résidence.

Et il fallait vivre!

Comment faire?

L'avis de M. Ducrest père, il l'avait assez fait connaître, était de rendre le château des Sablons à sa propriétaire, en abandonnant les annuités payées; car d'en faire rembourser tout ou partie, il n'y avait point d'espérance. Cette résolution lui crevait le cœur; d'abord il y avait là dix-huit beaux mille francs de perdus, dont six, les derniers, payés de sa poche; ensuite que ne dirait-on pas dans le pays? c'était l'aveu de la ruine, car on n'abandonne pas une affaire, comme celle que feu Henri Ducrest avait conclue avec la vieille propriétaire de bien d'émigré, sans y être forcé.

Mais de ce qu'on a fait une folie ce n'était pas une raison pour s'engager dans une suite de folies. De ce qu'on "avait tenté Dieu" parce que l'on gagnait, à tous coups, sur le tapis vert du hasard, ce n'était pas une raison pour jeter, un à un, tous ses louis à la roue de la fortune. Si la vieille propriétaire vivait longtemps, ce château des Sablons pouvait devenir un gouffre où s'enfouiraient, année par année, les ressources de toute la famille.

Et d'ailleurs qui payerait? Ce n'était assurément ni son gendre, ni Charles Langlé, ni le mari de la jeune sœur d'Amélie. Tous avaient juste de quoi vivre avec ordre et économie. Dans quel but, d'ailleurs, former une sorte de syndicat de famille pour conserver la terre des Sablons? Pour l'avoir un jour à titre indivis entre six ou huit copartageants? Mais alors la part de chacun ne vaudrait pas les efforts et les privations qu'elle représenterait. Autant l'affaire pouvait, était belle et sérieuse pour Henri Ducrest, qui avait besoin de payer le cens électoral, auquel un certain cadre social était nécessaire, dont l'avenir semblait promis à la fortune, autant elle devenait sans intérêt pour deux familles nombreuses et disséminées.

Quant à lui, M. Ducrest père, il ne pouvait risquer de mettre sa femme et lui sur la paille, pour parier, avec la fortune, à qui mourrait le premier de lui ou de la vieille madame Arnould; et il aurait fallu qu'un bon avoué de soixante ans fût devenu fou à se faire interdire, pour payer six mille francs par an, ou même trois mille, fermages déduits, la chance d'être châtelain six mois avant sa mort et de pouvoir laisser une terre de cent mille francs à un gamin qui avait une Parisienne pour tutrice!

Tout autre était le sentiment d'Amélie.

Certes, tous les raisonnements qui précèdent, elle se les était faits. Oui, tenter de poursuivre l'acquisition de la terre des Sablons, au prix d'efforts inouïs, était une folie insigne! Et où qu'elle allât consulter, on le lui dirait. Oui, une veuve non seulement sans fortune, mais même sans ressources, devait avant tout se garder de toute entreprise aléatoire. Il n'y avait point de doute là-dessus.

Et pourtant! Pourtant, je ne sais quel instinct la poussait à poursuivre le jeu de son mari. En somme, hormis la chance de devenir propriétaire effective et réelle de la terre des Sablons, quel espoir pouvait avoir madame Henri Ducrest de sortir de la pauvreté? de la pauvreté inexorable et irrémédiable qui est, pour les êtres obligés à la lutte sociale, comme la pierre au cou du nageur jeté à l'eau.

Elle la voyait dans toute son horreur, cette pauvreté, à l'horizon de son avenir. Son fils et elle obligés de compter sur autrui: soit à la charge de sa mère, soit à la charge de la famille Ducrest.... Tandis que si, par un effort suprême, par un courage persistant, elle arrivait à payer l'annuité des Sablons, un jour, bientôt peut-être, elle et son fils seraient affranchis, libres, pourvus de cet apport social qui sert de levier à la bourgeoisie.

Elle osa faire part à sa mère de ces pensées qui la hantaient. Mais l'étonnement profond de madame Langlé la tint en échec.

—Quoi! lui dit-elle, tu penserais à tenter de payer six mille francs par an, quand nous en avons mille deux cents tout juste pour vivre tous les trois?

—Ma mère, en déduisant les fermages, ce ne serait plus que trois mille francs à trouver.

—Et les impôts? et les frais d'entretien?

—Mettons quatre mille.

—Et où les prendre?

—Si je le savais, la question de garder les Sablons ne se poserait pas. Mais pour les premiers, il me semble qu'en faisant argent des meubles que j'ai à Senlis, je les réaliserais.

—C'est ton unique ressource, et quand tu l'auras jetée au gouffre, il ne te restera plus rien......

—J'aurai un an devant moi.

—Oui.... mais après!.... Ma fille, je comprends trop les sentiments qui t'animent pour te dire: Ne joue pas cette dernière carte. Mais alors ne me consulte pas; fais ce que te dictera ta conscience maternelle. Quoi que tu décides je te suivrai et tu n'entendras jamais un reproche. Nous vivrons ensemble, de peu, de rien.... Nous en appellerons à la Providence: voilà.

Les deux femmes s'embrassèrent comme s'embrassent deux mères, deux veuves.... Elles allèrent embrasser Raoul dans son berceau.

—Ma résolution sera prise demain, dit Amélie.

Le jour pâle d'une matinée de novembre se levait à peine, le lendemain, quand Amélie Ducrest, enveloppée dans ses vêtements de deuil, sortit sans bruit de sa chambre, descendit l'escalier du château en regardant toutes choses autour d'elle, comme si elle avait voulu reconnaître des lieux que depuis longtemps elle habitait sans les voir, s'arrêtant, ici et là, en retrouvant des souvenirs accrochés à chaque place, puis ouvrit doucement une porte pour gagner le parc.

Il faisait du brouillard; la dépouille des arbres jonchait les allées, les gazons et les massifs; les dernières feuilles tremblaient au bout des branches. L'humidité froide alourdissait l'opacité de l'air. Amélie se serra dans son châle noir et pressa le pas. Elle allait au cimetière.

Tous les jours elle y allait, depuis que là, gisaient sa jeunesse et son cœur; mais elle y allait alors, seulement, en épouse éperdue; elle y allait l'œil atone, la démarche chancelante, absorbée dans l'immensité de son malheur et si étrangère aux choses de ce monde, qu'on eût dit voir marcher une somnambule à travers son rêve.

Ce jour-là, elle marchait droit et d'un pas ferme; sur son visage il y avait une préoccupation profonde. Ce n'était plus la communication instinctive des essences qu'elle allait demander à la tombe de son mari, c'était son esprit qu'elle allait évoquer pour ainsi dire. Là, sur cette tombe, elle voulait prendre les viriles résolutions qui convenaient à la veuve désormais devenue le père et la mère de l'enfant commun.

Le cimetière était encore assez loin du château. A mesure qu'elle marchait, le jour brumeux s'éclaircissait; on devinait même des lueurs de soleil qui essayaient de percer le brouillard. Quand elle arriva, un furtif rayon glissait sur la pierre blanche de la tombe, à travers les rameaux des rosiers qu'elle y avait plantés. On y lisait:

ICI REPOSE HENRI DUCREST
DÉPUTÉ DE SENLIS
MORT A TRENTE-QUATRE ANS.

C'était tout. Et sous cette laconique épitaphe, que de choses et que de choses!

Tout avait reposé sur cette tête; sur la jeunesse, l'énergie, le talent de cet homme foudroyé en trois jours. Et maintenant tout était écroulé, et non seulement la fortune, mais surtout le bonheur.

Comme elle l'avait aimé!!! Avant de le connaître, jamais une autre joie que celle de faire plaisir à ses parents, de mettre une jolie robe et un chapeau frais, d'aller au spectacle ou au bal n'était entrée dans son esprit ou dans son cœur. Il était le premier, le seul, qui eût éveillé en elle ce divin sentiment d'amour qui arrache l'humanité aux préoccupations matérielles de sa randonnée de misère, pour l'élever plus haut que la terre, pour la faire accéder aux extases du "par delà"

O Dieux! comme tout à coup, au rapide éclair d'un rayon qui dorait les rares feuilles de peupliers et teintait de pourpre la pierre de la tombe, elle se ressouvenait de l'émotion qui lui traversait le cœur, de la rougeur qui lui venait aux joues, quand elle entendait le pas d'Henri Ducrest, doublant celui de son frère, dans l'escalier de la rue Serpente!

Elle se pencha pour baiser la pierre, et, en frôlant les branches des rosiers, fit effeuiller deux ou trois des roses pâles courbées sous le poids de la froide rosée de novembre, et, tout à coup il lui sembla que chacun des pétales, éparpillés sur le sol, lui rappelait un souvenir de jeunesse et de bonheur.

C'était la partie de spectacle improvisée un soir, alors que les deux jeunes gens s'aimaient sans se le dire, sans le savoir même peut être! et le gros mélodrame qui les avait fait tant rire; et le souper si gai fait ensemble au retour....

C'était la promenade dans les bois d'Aulnay, le jour où l'on avait été dîner à Robinson. Ah! le beau printemps! que la campagne était belle et que l'air sentait bon! Elle entendait les éclats de rire perlés de sa sœur courant à travers les sentiers, cherchant les fleurs dans l'herbe; elle revoyait Henri si jeune, si vivant, si plein de fougue et d'ardeur....

Que tout cela était radieux dans le lointain! Et maintenant....

Mais les pétales roses roulaient au soleil sur la terre brune, et dans les larmes d'Amélie brillaient comme des étincelles de diamant. C'est qu'à travers sa douleur infinie défilaient encore les souvenirs de bonheur.

Son jour de noces; son départ pour Senlis avec Henri....; ses efforts et ses habiletés pour conquérir une famille hostile, une petite ville défiante.

Il y avait bien eu là quelques moments difficiles et quelques froissements. Mais bah!..que les larmes passées avaient été vite séchées par les baisers d'Henri! et combien les froissements avaient été effacés par ses triomphes!

Au total, quelle douce période de sa jeunesse que cette vie de province dans la petite maison du faubourg de Senlis! Oh! Henri! Henri! Pourtant c'était lui, la raison d'être de tout ce bonheur. Il avait, comme le soleil, réchauffé et réjoui tous les êtres qui tournaient dans son orbite. Henri! Henri! Henri!

Elle l'appelait, et des larmes intarissables et douces, en même temps, ruisselaient sur ses joues.

Elle était venue là pour penser à ses affaires, pour y chercher l'inspiration de ses devoirs de chef de famille, et voilà qu'elle rencontrait, en se heurtant à cette tombe, un attendrissement infini.

C'est que la femme, encore dans toute l'efflorescence de sa jeunesse, éclatait sous la rigide enveloppe de la veuve. Depuis la mort de son mari, elle avait passé d'abord par l'accablement inconscient de l'être qu'un coup trop violent et trop subit a étourdi, puis par le rappel âpre et dur à la réalité. Tout à coup son cœur se fondait et l'évanouissement du bonheur passé, du bonheur à jamais détruit, la laissait pantelante et brisée.

Oh! Henri! Henri! Henri!

(*A continuer.*)